

Les Ind. B. 105.762<sup>24</sup>  
G. Aug. D. e. h. m.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES  
SUR L'HOMME  
DANS SON ENFANCE.

---

N.º 34.

---

*Dissertation inaugurale ,*  
*Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine*  
*de Montpellier , le 16 Mai 1817 ;*

Par JEAN-PIERRE-FORTUNÉ-BENJAMIN CAVAYÉ,

*Né à Dourgne , département du Tarn ;*

DOCTEUR EN MÉDECINE,

Membre de l'Athénée médical de Montpellier, ex-Chirurgien interne de  
l'Hospice militaire de Toulouse, Bachelier ès lettres de l'Académie de  
la même Ville.

---

*Ab hoc lucis rudimento , quæ ne feras quidem inter nos genitas ,  
vincula excipiunt , et omnium membrorum nexus. Itaque feliciter  
natus jacet , manibus pedibusque devinctis , flens animal cæteris  
imperaturum : et à suppliciis vitam auspicatur unam tantum ob  
culpam , quia natum est. Heu dementiam ab iis initiis existi-  
mantium ad superbiam se genitos !.....*

PLINII *historiæ naturalis* , lib. VII.

---

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ , Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine ,  
près la Préfecture , n.º 62.

1817.





# CONSIDERATIONS ON THE

## SUBJECT OF THE

### RIGHTS OF THE

INDIVIDUAL TO THE FREEDOM OF THE PRESS

IN THE UNITED STATES OF AMERICA

BY JAMES M. SMITH

NEW YORK: PUBLISHED BY

JOHN W. PETERSON, 185 N. 3RD ST.

PHILADELPHIA, 1878

THE AUTHOR'S ADDRESS IS

100 N. 3RD ST., PHILADELPHIA

PAID BY THE POST OFFICE

AT PHILADELPHIA, PA.

POSTAGE WILL BE PAID BY ADDRESSEE

NO. 100 N. 3RD ST., PHILADELPHIA

PAID BY THE POST OFFICE

AT PHILADELPHIA, PA.

POSTAGE WILL BE PAID BY ADDRESSEE

NO. 100 N. 3RD ST., PHILADELPHIA

PAID BY THE POST OFFICE

AT PHILADELPHIA, PA.

POSTAGE WILL BE PAID BY ADDRESSEE

NO. 100 N. 3RD ST., PHILADELPHIA

PAID BY THE POST OFFICE

AT PHILADELPHIA, PA.

POSTAGE WILL BE PAID BY ADDRESSEE

NO. 100 N. 3RD ST., PHILADELPHIA

PAID BY THE POST OFFICE

AT PHILADELPHIA, PA.

POSTAGE WILL BE PAID BY ADDRESSEE

NO. 100 N. 3RD ST., PHILADELPHIA

PAID BY THE POST OFFICE

AT PHILADELPHIA, PA.



A  
MONSIEUR  
L'ABBÉ SICARD,

Directeur général de l'Institution des Sourds-muets , Administrateur  
des Hospices de Bienfaisance , Membre de l'Institut de France ,  
et de plusieurs Académies , etc. etc.

MONSIEUR,

*Sous vos auspices , je vais obtenir le titre de Docteur en Médecine ,  
et de votre nom ma thèse va recevoir tout son éclat ; je dois une faveur  
si distinguée à l'amitié dont vous honorez mon père , et par vos bontés  
vous donnez un nouveau prix à sa tendresse et à tous ses bienfaits.*

*Je ne pouvais espérer , après de longues années d'étude , une récom-  
pense plus grande et plus flatteuse que celle que votre généreuse protec-  
tion m'accorde : aussi , dans la carrière difficile que je vais suivre , j'aurai  
constamment les yeux fixés sur les vertus de mon Mécène , et surtout sur  
son amour et ses soins pour l'humanité malheureuse ; amour qui a su lui  
commander les plus pénibles travaux , qui a fait briller son génie créateur ,  
et qui doit le rendre à jamais célèbre.*

*Puisse cette dédicace être auprès de vous , MONSIEUR , l'interprète de  
ma vive reconnaissance et de mon respect le plus profond : ces senti-  
mens resteront toujours gravés dans mon cœur ; et en vous les offrant avec  
la solennité qui accompagne une thèse soutenue en présence des Profes-  
seurs les plus recommandables par leur science , et des Médecins les plus  
distingués de l'Europe , il me sera bien doux encore de pouvoir vous en  
renouveler de vive voix ,*

MONSIEUR,

Le plus sincère et le plus  
constant hommage ,

J.-P.-E.-BENJAMIN CAVAYÉ.



Au meilleur des Pères,

**CAVAYÉ - SALIBERT,**

Bachelier ès Sciences, Directeur de l'Institution Saint-Louis à  
Toulouse, auteur de plusieurs ouvrages, etc. etc.

*Tribut d'amour, de respect et d'attachement, pour des  
bienfaits dignes d'une reconnaissance éternelle.*

A mon plus cher Ami,

**PIERRE TERSON,**

Étudiant en Médecine,

Qui le premier m'a fait connaître les douceurs de l'amitié.

*Comme un sincère témoignage de celle que j'ai pour lui.*

J.-P.-F.-BENJAMIN CAVAYÉ.



---

## *Avant-Propos.*

LORSQU'AVANT d'offrir ses secours à l'humanité souffrante , le jeune médecin va paraître devant ses juges pour solliciter de leur justice le titre sur lequel doit reposer la légitimité de ses fonctions ; c'est au choix de son tribut académique qu'on le voit porter une attention toute particulière , et c'est par ce tribut qu'il semble vouloir se concilier d'abord l'estime de ses Professeurs et la confiance du public. Quoique novice encore dans le premier comme dans le plus utile des arts , on le voit tout occupé , par une ambition louable , à se faire un nom dès son entrée même dans une carrière semée de tant d'épines ; et s'il parvient à plaire , soit par une exposition savante et par un raisonnement profond où brille l'esprit d'analyse , soit par les attraits séducteurs de la nouveauté , il croit avoir déjà beaucoup fait pour sa gloire.

Heureux sans doute celui qui , favorisé des cieux , peut s'élever ainsi , dès les premiers pas , aux plus hauts degrés de la science médicale , et qui sait moissonner des lauriers dans un âge où l'on ne peut que glaner dans les champs d'autrui. Mais il n'appartient qu'à un très-petit nombre d'hommes privilégiés de se frayer ainsi des routes nouvelles ; et vouloir marcher après eux sans avoir leur génie , ce serait élever sur des colonnes chancelantes un édifice dont la chute serait inévitable.

J'aurai donc assez fait pour le tribut que je dois offrir à mes concitoyens et à mes juges , si , disciple fidèle de ces derniers , je me présente devant eux en leur offrant pour hommage les mêmes fruits que produisirent leurs longs travaux et leurs veilles , et si des fleurs dont je parerai mon offrande , je dois à leurs savantes leçons et la fraîcheur et l'éclat.



Dans le nombre presque incalculable de sujets que la science médicale peut offrir au choix du jeune médecin, il en est qui demandent les lumières acquises par une longue expérience, et sur lesquels il serait téméraire de vouloir s'arrêter. Il en est d'autres qui, quoique d'une moindre importance, exigent toujours que celui qui les traite ait vécu pendant quelques années loin des écoles, pour interroger lui-même la nature sur les effets variés des causes, dont les bouches les plus éloquents ont su lui faire connaître le caractère; et il serait déplacé peut-être de vouloir, avant cette époque, se livrer à des dissertations qui semblent exiger de nouvelles habitudes. Il en est cependant quelques-uns qui sont en quelque sorte le patrimoine des néophytes, et lors même que l'expérience devrait encore répandre sur leurs dissertations un des rayons de sa clarté bienfaisante, c'est en l'indulgence de ses juges que le jeune médecin trouverait son appui, et c'est par elle qu'il pourrait recueillir, après des années d'une étude constante, le titre qui devient l'objet de tous ses vœux.

C'est de l'homme considéré d'une manière générale depuis sa naissance jusqu'à l'âge de puberté, que j'ai fait principalement l'objet de mon étude, lorsque j'ai vu s'approcher le jour où je devais payer mon tribut académique; et quelques considérations sur ces premières années de la vie qui, quoique appelées l'âge de l'innocence et des grâces, sont plus que toutes les autres les années de la misère et des larmes, m'ont paru propres à former le passage de cette terre classique où la nature, l'art et le génie, confondant leurs richesses, me faisaient admirer leurs grandeurs réunies, jusqu'à celle où de précieux souvenirs et les inspirations de la nature doivent être l'unique élément de mes pensées.





# CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'HOMME DANS SON ENFANCE.

---

## §. I.<sup>er</sup>

### *Des soins qu'exige la première enfance.*

C'EST dans le tableau des premiers jours de la vie que l'homme peut se convaincre de la fragilité de son existence. Cet animal superbe, s'écrie Pline, achète alors, par de rigoureuses épreuves, la raison et l'empire du monde; et l'on ne peut pas dire si la nature s'est montrée envers nous, ou plus généreuse mère par ses dons, ou marâtre plus inhumaine par le prix qu'elle en exige!....

Incapable de se soutenir et de se mouvoir; pouvant à peine annoncer par des cris les misères qui l'accablent; livré dans toutes les parties de son corps à l'impression stimulante de l'air qui frappe la peau pour la première fois, et qui remplace le liquide tiède dans lequel il végétait mollement dans le sein de sa mère; recevant ce même air dans les poumons distendus par son action;



souffrant sans doute des secousses que provoquent la révolution qui s'opère dans le système circulatoire et la cessation de communication avec le placenta et la mère, par les vaisseaux ombilicaux qui s'obstruent et se dessèchent; venant d'endurer des compressions inévitables pendant l'accouchement; et le plus faible de tous les êtres créés, par l'incapacité absolue où se trouvent ses membres et ses sens d'exercer aucune de leurs fonctions: tel est l'homme qui vient de frapper aux portes de la vie, et qui doit cependant jouir dans la suite, en souverain, des productions de cette même terre, sur laquelle il paraît pour la première fois comme le plus misérable des animaux.

Cependant la nature n'abandonne pas le premier des êtres dans cet état d'humiliations et de misères; elle a su conserver une légère couche de mucosité déposée par les eaux de l'amnios, afin de rendre moins pénible l'action stimulante de l'air sur la peau, les narines, les yeux et les oreilles; et par un heureux éternuement, et par une sorte de secousse tonique du diaphragme et des muscles du thorax, elle fait triompher sa faiblesse des dangers qui se trouvaient pour lui dans le passage d'une vie qu'il ne devait qu'au sang de sa mère, à celle qui sera le résultat de ses propres moyens.

Dans ce tableau des premiers jours de la vie viennent se placer d'abord les usages des différens peuples, soit pour débarrasser le corps du nouveau-né de la pellicule muqueuse dont il se trouve couvert, soit pour lui donner les vêtemens les plus propres à conserver le degré de chaleur vitale qui doit le mieux contribuer au développement de ses forces. J'observerai qu'il est, à cet égard, des coutumes établies dans certains climats, qu'il serait téméraire d'adopter dans d'autres; et je pense que l'usage constant doit servir de règle, en supprimant néanmoins tout ce qui pourrait être évidemment contraire à la santé de l'enfant, comme le mélange des liqueurs spiritueuses avec l'eau tiède, ou les bains dans l'eau froide et presque glacée; de même que les liens étroits ou bandages accablans du maillot, qui sont sujets aux plus funestes inconvéniens.



La femme qui vient de mettre au jour une nouvelle créature, contracte avec elle l'obligation la plus sacrée; et mère d'abord par le seul attrait du plaisir, elle renonce aux douceurs de ce nom, lorsqu'elle refuse au fruit de ses entrailles le lait qui doit être sa première nourriture.

L'image d'une femme tenant son nouveau-né dans ses bras, est une pieuse allégorie qui date de l'origine des siècles, et qui doit être considérée comme le langage de la nature; et ce même symbole, mis au nombre des constellations du zodiaque, est la voix des cieux qui crie pour tous les peuples, c'est sur le sein dans lequel il fut conçu que l'homme doit trouver les sources fécondes de la vie.

Il serait difficile d'assigner à quelle époque la véritable mère, devenue marâtre, a cru pouvoir s'affranchir d'un devoir imposé par la nature. Dans l'histoire des premiers âges, s'il est parlé quelquefois des soins donnés à l'enfance des héros, c'est toujours dans le lait maternel qu'ils ont puisé, avec le germe d'une bonne constitution, les principes héréditaires de sagesse et de valeur; aussi lorsque le Prince des Muses latines célèbre la naissance de Drulus, fils de Tibère, et qu'il termine son églogue par ces vers,

*Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem:*

*Matri longa decem tulerunt fastidia menses:*

*Incipe, parve puer. Cui non risere parentes,*

*Nec deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.*

ne dit-il point assez par ce sourire, que sur le sein de Livie sa mère, Drulus devait trouver les caresses que la femme étrangère ne saurait jamais prodiguer.

Si quelquefois dans le tableau des mœurs antiques, des nourrices figurent à la cour des Princes, qu'on ne s'y trompe point, le nom de nourrices n'était donné le plus souvent qu'à des femmes chargées des soins les plus bas; et les fils des rois, dont elles surveillaient la tendre enfance, n'étaient nourris que du lait de leurs mères.



D'autres motifs bien puissans viennent à l'appui de ce premier devoir que la nature impose à la maternité : le premier a pour objet la santé de l'enfant ; le second se trouve également dans la santé de la mère, et dans les douces satisfactions que la tendresse seule peut procurer.

La première année de la vie est comme l'anneau qui sert de base et d'appui à tous ceux qui forment la chaîne de notre existence ; et elle est souvent manquée, cette base essentielle, faute de concevoir jusqu'à quel point une nourriture saine et convenable peut influer sur le physique des enfans pour le reste de leurs jours ; et combien même du premier aliment puisé dans le sein d'une mère, peut dépendre dans la suite le développement plus ou moins heureux des facultés intellectuelles, à cause de l'étroite union qui se trouve en nous entre le physique et le moral.

On regarde comme une vérité incontestable que le seul moyen de préserver le nouveau-né des coliques qui le tourmentent, et de le débarrasser du méconium qui les cause, c'est de lui donner la première liqueur qui coule du sein de sa mère après l'enfantement. Et pourquoi lui refuserait-elle ensuite ce que la nature, si prévoyante et si sage, n'avait préparé que pour lui ? Pourra-t-il trouver ailleurs une substance plus appropriée à son âge et à la délicatesse de ses organes ? Pendant qu'il végétait dans les entrailles de celle qui lui a donné le jour, et qu'il s'y nourrissait de son sang, le lait que sa bouche réclame aujourd'hui recevait le degré de bonté nécessaire pour la nourriture et l'accroissement de ses organes. Une mère ne peut donc, sans crime, l'en priver : et quelle autre pourrait la remplacer dans la plus sainte des obligations ? Le lait d'une étrangère aura-t-il le même degré de chaleur et de vie que le sien ? Aura-t-il les qualités qui seules ont été déclarées, par la nature, convenables à la santé du nouveau-né ?... Et lors même qu'il serait possible de trouver, dans un lait différent, toutes les qualités du lait de la véritable mère, quelle est cette nourrice qu'on vient de lui substituer ? Des vices héréditaires ou cachés n'ont-ils pas infecté la masse de son sang ? N'est-elle pas exposée, alors



qu'elle est d'une basse condition, à corrompre son lait, que je suppose d'abord avoir été reconnu d'un bon état? Et si ce n'est pas une chimère de croire que le caractère des nourrices se communique à leurs nourrissons, que de nouveaux dangers se présentent ici pour l'enfant abandonné de sa mère, lorsqu'il va dans le sein des campagnes, et sous le chaume qui abrite l'indigence, puiser, avec le lait, des principes qui peuvent, dans la suite, être la honte et le désespoir des familles les plus honnêtes! Mais en tirant encore un voile sur tout ce qui peut découler de funeste pour l'enfance, de la mauvaise qualité du lait et des caractères des nourrices, considérons seulement les soins de la femme mercenaire. Abandonnés souvent dans le berceau par une nourrice qu'un travail nécessaire appelle loin de sa cabane, et livrés à des enfans incapables de les porter avec précaution, par combien de pleurs, par combien de cris, par combien de chutes ignorées ne sont-ils pas alors des victimes innocentes de l'insensibilité de leur mère, qui les a repoussés de son sein pour ne pas interrompre le cours des plaisirs que ses richesses et les faveurs du monde promettent à sa jeunesse?

On ne peut cependant se dissimuler qu'il est quelquefois des mères dont le lait serait une nourriture plus pernicieuse qu'utile; mais, dans ces cas extrêmement rares, on ne doit consulter que la santé de la mère ou de l'enfant; et c'est par les conseils d'un médecin éclairé que doit être établie la dispense d'un devoir qui ne peut être violé sans crime.

Le second motif, non moins puissant que le premier, devrait faire encore une plus forte impression sur le cœur d'une mère. Que fera-t-elle de cette source de lait formée pendant les derniers mois de sa grossesse? Ce lait, substance précieuse émanée du sang, et qui a coûté tant de travail à la nature, va devenir l'aliment de quelque vil animal, ou cessant d'être dirigé dans la voie qu'il devait suivre, il va rentrer dans celles qu'il avait déjà parcourues, se mêler, se confondre avec les substances qui l'avaient produit, et mettre, comme il arrive souvent, la vie de la mère en danger,



pour obtenir une évacuation devenue nécessaire. Que de maux naissent de ce renversement naturel!... Les dépôts laiteux, les fièvres miliaires et putrides, les fleurs blanches abondantes, les douleurs des membres, les engorgemens glanduleux, les squirrhes, les ulcères, les cancers de la matrice, etc. etc., sont autant de suites de cette dangereuse pratique. C'est acheter bien cher de vaines jouissances; et c'est leur en sacrifier de bien douces et de plus vraies: j'ai vu la véritable mère nourrissant son propre fils; je l'ai vue lui préparant dans le berceau la couche abritée qui doit favoriser son sommeil; je l'ai vue recevant les caresses de l'innocence, se jouant avec ses mains enfantines, les couvrant de baisers; je l'ai vue portant sur son nourrisson des regards de tendresse et d'amour, et j'ai senti qu'il serait difficile de dépeindre tout ce que la maternité sait donner de volupté, lorsqu'aux douleurs de la grossesse succèdent les charmes de l'allaitement, et les tendres soins de la véritable nourrice.

Après ces diverses considérations sur l'allaitement, et qui m'ont été presque toutes inspirées par l'ingratitude des mères envers leurs enfans, sachons aussi rendre hommage à ces femmes heureusement nées, à ces véritables héroïnes du sexe, qui d'elles-mêmes, sans secours, et malgré les plus grandes oppositions de ce qui les environne, n'ont besoin que de ce sentiment qu'elles éprouvent à la vue de leur cher nouveau-né, et que l'on appelle instinct chez les animaux, pour être capables de lui tout sacrifier. Ces exemples puissans, qui sont la meilleure de toutes les leçons, en entraînent tous les jours quelques autres à les imiter; et c'est ainsi que gagne peu à peu cette espèce de mode qui devrait être universelle. Que j'aime encore ces maris sensés qui engagent leurs épouses à ce devoir par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, et qui, pleins de tendresse pour leur commune progéniture, ne dédaignent pas de partager avec leur moitié les soins multipliés que réclame l'enfance. Le médecin, auquel ces véritables mères, ces époux vertueux et sensibles auront accordé leur confiance, doit employer tous les moyens de son art pour applanir toute espèce de difficultés, il les



conduira ainsi au vrai but ; qui est celui de former des hommes à la patrie et des citoyens à l'état.

Il est des mères qui allaitent long-temps leurs enfans ; il en est d'autres qui les sevrant avant la première dentition , soit que leur santé l'exige ou que des motifs puissans les y forcent ; mais, en général, les enfans livrés dans les campagnes au soin de la femme mercenaire , sont allaités jusqu'au vingt-cinq ou trentième mois de leur âge : et il semble que cet usage doive son existence au travail connu de la nature, qui ne termine ordinairement toute la première dentition qu'après deux ans ou vers le trentième mois.

Rien de plus varié que la coutume des mères à cet égard chez les différens peuples et dans tous les âges. Buffon rapporte que les Sauvages du Canada allaitent leurs enfans jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans , et quelquefois jusqu'à six ou sept. Si ce n'était pas vouloir trop approfondir les mystères de l'hymen , on pourrait dire que, dans la classe indigente, le long allaitement, porté quelquefois jusqu'à la troisième année, n'est dû qu'au désir de quelques mères qui reculent l'époque du sevrage pour retarder l'instant d'une nouvelle grossesse toujours affligeante et pénible pour elles.

Quoi qu'il en soit de tant d'usages si variés et pour lesquels on a consulté si peu la nature , on peut fixer à douze ou quinze mois l'opération du sevrage : alors l'enfant a ses huit dents incisives et ses quatre canines, alors il peut sans danger prendre des alimens solides ; et le lait devient , en quelque sorte , inutile pour le développement organique.

## §. II.

### *Histoire rapide de l'accroissement et du développement organique dans l'enfance.*

L'homme qu'on voit d'une stature si difforme et d'une si grande faiblesse au moment de sa naissance, n'annonce pas devoir être un



jour tel qu'on le voit dans l'individu dont le corps a reçu de la nature les plus belles formes et la taille la mieux proportionnée. En considérant l'enfant nouveau-né, tout porterait d'abord à croire que ses membres doivent croître dans une égale proportion ; et dès-lors , quelle ne serait pas sa difformité vers la fin du second âge , puisque dans l'enfant sa tête forme la troisième partie de son corps , et que ses extrémités sont si courtes et si faibles ? Mais les opérations de la nature ont une marche entièrement différente de celle de l'art qui va ordinairement par gradations régulières ; et la tête qui , dans le commencement de l'âge , forme le tiers du corps de l'enfant , n'en sera plus que la septième ou huitième partie lorsque l'accroissement organique sera terminé.

Gisant à terre , tout nu , pieds et poings liés , comme nous l'avons déjà dit en empruntant les expressions du célèbre naturaliste romain , l'homme alors a des pieds et ne peut marcher , a des bras et ne peut les mouvoir , et ses membres faibles n'ont que de légères apparences de vie. Mais dès que les poumons ont reçu l'air qui doit désormais les animer , et que les habitudes de quelques jours ont remplacé celles formées pendant neuf mois dans la matrice , alors l'enfant paraît jouir de la vie , alors ses organes prennent une nouvelle existence , et leur développement s'opère d'une manière sensible.

« Il y a quelque chose d'assez remarquable dans l'accroissement  
« du corps humain , observe l'illustre Buffon ; le fœtus , dans le  
« sein de sa mère , croît toujours de plus en plus jusqu'au moment  
« de sa naissance ; l'enfant , au contraire , croît toujours de moins  
« en moins jusqu'au temps de la puberté , auquel il croît pour ainsi  
« dire tout-à-coup , et arrive en fort peu de temps à la hauteur  
« qu'il doit avoir pour toujours. »

Quelle est frappante au premier instant cette marche de la nature ? On la voit se hâter dans les premiers neuf mois qui suivent la conception ; puis elle s'arrête comme si elle avait à méditer de nouveau sur son ouvrage ; elle ne le reprend ensuite qu'avec mesure , et pour ainsi dire à tâtons ; mais , par un dernier effort , elle met la dernière main à son ouvrage , et c'est par un coup hardi qu'elle termine le plus beau des êtres sorti de ses mains.



On ne peut l'étudier et la suivre dans le développement mystérieux de nos organes, pendant le premier âge, sans être saisi d'admiration à chaque nouveau phénomène qui s'opère. Quoique sa règle et sa marche soient égales pour l'espèce humaine, ses moyens, ses travaux, varient cependant pour chaque individu de cette espèce. Dans l'un, libérale et magnifique, elle dessine les premiers traits de l'homme fort et courageux; dans l'autre, elle esquisse ceux de l'homme faible et timide : ici c'est d'un beau corps qu'elle trace l'ensemble et les admirables contours; et là, c'est d'un corps frêle et délicat qu'elle crayonne les premières lignes. Sommeillant quelquefois au milieu de ses innombrables productions, le crayon trop faible en ses mains engourdis forme ces pygmées, êtres éphémères, miniatures vivantes de l'homme qui, comme des feux légers, ne brillent qu'un instant et s'éteignent dans l'âge où le flambeau de la vie paraît dans tout son éclat. D'autres fois, livrée à l'enthousiasme, qui est le fruit d'une sublime conception, elle amplifie ces traits dont elle avait fixé la régularité, et de ses mains sortent ces tailles gigantesques, ces formes monstrueuses, qui semblent devoir réaliser les fables trop accréditées sur les fameux géans qui ont habité la terre. Nous détournerons les yeux des funestes écarts de cette même nature, lorsque par un travail dont on ne saurait approfondir l'horrible mystère, elle produit dans l'espèce privilégiée les monstres qui doivent en être à la fois sa honte et sa douleur.

Dans les progrès, tantôt lents, tantôt rapides, de l'accroissement des organes, depuis la naissance jusqu'à la puberté, le médecin observe avec soin tout ce qui a rapport à la grosseur et à la taille de l'enfant dans les époques si variées et si nombreuses du développement, et connaît les alimens qui doivent plus ou moins à cet âge favoriser la croissance, afin de proscrire ceux dont l'usage serait préjudiciable; il étudie dans quelles proportions doivent se trouver entre elles les parties intérieures du corps du nouveau-né, afin de ne pas attribuer leur grosseur ou leur petitesse à des causes différentes; et il remarque encore que le ventre de l'enfant n'est renflé d'abord qu'à cause du volume du foie et de l'activité étonnante du



système digestif , et que ces proportions , presque monstrueuses , disparaissent peu à peu par l'extension des muscles abdominaux et le dégorgement des glandes , lorsqu'une nourriture plus solide est substituée au lait maternel. Ainsi, lorsque les différentes parties du corps doivent croître pour leur développement , le foie diminue de volume pour acquérir plus de consistance et pour se trouver avec les autres viscères dans l'harmonie nécessaire aux opérations de la nature.

Mais c'est principalement des organes de la respiration et de la digestion dont il faut remarquer le développement dans le nouveau-né. Ces organes étaient comme paralysés pour le fœtus qui vivait dans le fluide et qui se nourrissait du sang de sa mère: à peine a-t-il vu le jour que ces deux nouvelles fonctions (la respiration et la digestion) viennent se joindre aux autres, et compliquer ou plutôt perfectionner l'organisation humaine. La respiration qui s'établit à l'instant même de la naissance, met en jeu le son de la voix, et apporte dans la circulation sanguine des changemens très-remarquables: les poumons, pénétrés d'air atmosphérique, éprouvent un développement considérable, tant à cause de l'introduction de ce fluide, que parce que le sang porté jusqu'alors du côté de l'aorte, par le canal artériel, afflue vers ces organes, dont il distend le parenchyme; et par ces causes réunies, la poitrine se dilatant augmente aussi en capacité transversale. A la première nourriture du fœtus succède le lait maternel, qui met en jeu le système entier digestif; et qui, lors même que, selon certains physiologistes, la digestion eut déjà lieu dans la matrice même, donne à ces organes une forme et une disposition qu'ils n'avaient pas encore reçues.

La nature, toujours prévoyante et toujours sage lorsqu'elle n'est point gênée et contrariée dans sa marche par tout ce que l'homme peut lui opposer dans ses égaremens, a formé le squelette entier du fœtus dans les premiers temps de la conception; et, au sortir du sein de la mère, l'enfant paraît avec les élémens visibles de toutes les parties qui doivent croître et se développer. Au dehors, ses dents seules ne sont pas apparentes, quoiqu'elles doivent jouer



un si grand rôle dans les mouvemens extérieurs et nécessaires à la vie; mais leur germe existe, et l'époque de leur développement a été portée sans doute au-delà des bornes assignées au premier développement des autres parties, afin de rendre plus facile l'allaitement, et d'éviter à la mère la douleur que pourrait occasioner la pression de ces corps durs sur l'extrémité si délicate des mamelles.

Cependant, du sixième au huitième mois, les phénomènes de la dentition se manifestent; les gencives sont enflammées, le nourrisson est inquiet, les joues paraissent tantôt rouges et tantôt pâles, les urines augmentent, et tout le système nerveux est en mouvement; tout devient alors pénible et difficile dans ce travail qui n'avait pu commencer avec les opérations qui ont servi de base à l'accroissement des autres parties: mais les premières dents de l'enfance ne sont pas celles de la vie; justement appelées passagères, elles ne sont données à l'enfant que pour broyer les nourritures délicates qui doivent être données en même temps que le lait maternel, et pour l'accoutumer peu à peu à une nourriture plus solide.

Un lait propre à l'enfant, un air pur, un régime convenable et des soins assidus, rendront toujours moins douloureux le travail de la première dentition, et on ne saurait assez se tenir en garde contre les périls qu'elle entraîne avec elle. Mais c'est avant cette époque, comme à cette époque même, que les mères doivent veiller sur l'enfance, pour éviter les accidens qui s'accumulent à la sortie des premières dents. Ces accidens n'ont ordinairement lieu que pour l'enfant éloigné de sa véritable mère, et rarement ce premier phénomène de la dentition est affligeant pour celui qui, suçant le lait maternel, trouve, auprès du foyer de ses pères, et la douce chaleur qui vivifie ses membres, et les tendres caresses qui, comme une autre chaleur plus vivifiante encore, savent si bien fortifier les ressorts de sa fragile existence.

La seconde dentition a lieu vers la septième année de l'âge de l'enfant, et elle s'opère par la chute des vingt premières dents bientôt renouvelées, et l'éruption de huit molaires. Cette éruption, avec moins de dangers que la première, présente quelquefois des



difficultés et est accompagnée de mouvemens douloureux. Il est des cas même où les secours de l'art deviennent nécessaires pour éviter les suites fâcheuses d'un développement irrégulier.

Les os, cette charpente intérieure du corps humain, sont également soumis au développement qui se manifeste dans toutes les parties; et dans ce système, comme dans les autres, on est toujours frappé de la marche suivie par la nature, et on ne peut s'empêcher d'admirer et sa retenue et ses écarts.

Ces organes locomoteurs passifs sont sans consistance chez l'enfant qui vient de naître; ils sont entièrement gélatineux ou cartilagineux, et ne prennent de la solidité que vers le septième mois, deuxième époque de la première enfance (*infantia*), d'après la division établie par les physiologistes modernes: des noyaux osseux se manifestent alors au centre des cartilages qui tiennent la place des os courts du carpe et du tarse; l'épaisseur des épiphyses du corps des os longs diminue; les os larges croissent et se solidifient du centre à la circonférence; ceux du crâne se rencontrent par leurs bords, leurs fibres s'entre-croisent et forment les sutures; et les espaces cartilagineux (fontanelles) qui existaient vers la rencontre de leurs bords et de leurs angles, disparaissent. Ce système musculaire prend aussi alors plus de force, d'où résultent des mouvemens plus sûrs et une progression qui, d'abord chancelante, acquiert de jour en jour plus de fermeté et d'assurance. On a aussi observé que les urines contiennent infiniment peu du phosphate calcaire, ce sel étant tout entier employé à la solidification des os.

Vers le milieu de la seconde année, troisième époque de la première enfance, ces parties ayant acquis assez de consistance et de solidité pour soutenir le poids du corps, et les muscles ayant reçu, avec des formes plus prononcées, un surcroît d'énergie, l'enfant peut se tenir debout et marcher. Avant cette époque, il serait dangereux qu'il l'essayât, les colonnes d'appui trop flexibles plieraient sous le fardeau, se courberaient en divers sens, et la direction des membres serait vicieusement changée.

Enfin, la seconde enfance (*pueritia*), qui commence à sept ans



et se prolonge jusqu'à la puberté, amène encore une plus grande croissance dans les os, qui deviennent aussi plus compactes; et le système musculaire, en continuant de se développer, voit aussi chaque jour doubler ses forces.

Ce qu'il y a de remarquable dans le phénomène du développement, c'est que souvent la bonne constitution de l'homme et sa santé dans les deux derniers âges, n'est pas en raison directe de sa force et de sa croissance dans le premier âge; et c'est encore là un des mystères de la nature, qui, dédaignant de s'assujétir aux règles générales qu'elle a cependant fixées, aime à s'affranchir de toute contrainte, et parvient à son but par des voies qu'il n'appartient qu'à elle de se frayer.

### §. III.

#### *Éducation physique convenable à l'enfance.*

Pour établir comme il convient les principes de l'éducation physique, il est nécessaire de diviser l'enfance en deux âges: le premier est celui où l'enfant, encore sans raison, n'est guidé que par l'instinct naturel; et le second est celui où la raison formée peut recevoir les premières notions du juste et de l'injuste.

L'éducation de l'enfance commence au berceau; et si les leçons éloquentes du philosophe de Genève pouvaient faire impression sur le cœur des mères de famille, cette éducation serait débarrassée des obstacles qui entravent le plus sa marche.

La suppression du maillot est sans contredit un des plus grands bienfaits qu'on peut rendre au nouveau-né. De la contrainte des membres naissent pour lui ces coliques violentes qui le privent du repos et du sommeil, et qui forcent une nourrice inquiète et impatiente à donner au berceau des mouvemens longs et rapides, d'où dérivent pour l'enfant les accidens les plus funestes, tels que le vomissement, et conséquemment un trouble dans la digestion, la stase du sang dans le cerveau, etc. etc.



Aux langes du berceau doivent succéder des habits légers, plus propres à conserver la propreté de son corps qu'à le garantir des rigueurs des saisons; en proscrivant les bains froids, dont l'usage ne convient point à notre climat. On ne saurait trop recommander d'habituer l'enfant aux variations de l'atmosphère; que sa tête soit nue, qu'une simple chaussure ne soit donnée à ses pieds que pour les préserver d'une trop grande humidité, ou de l'impression des cailloux et corps tranchans qui, comme le verre, peuvent se trouver quelquefois sous ses pas; que tous ses membres soient en pleine liberté, et que sa poitrine surtout soit dégagée des liens qui pourraient la comprimer. On ne saurait assez proscrire l'usage pernicieux de ces bandes ou supports à l'aide desquels une nourrice peu réfléchie soutient le jeune nourrisson qui, luttant contre la main qui le dirige, et voulant sans cesse porter ses mains sur les divers objets qui frappent ses sens, multiplie ses efforts et comprime l'action des organes de la respiration: heureux si, dans cette lutte pénible, il n'affecte pas les principaux organes de cette fonction si essentielle à la vie, et s'il ne contracte pas même ces vices de difformité extérieure qui donnent au jeune âge la stature faible et courbée de la vieillesse! On peut assurer que, dans la plupart des enfans des campagnes surtout, l'enfoncement de la poitrine et la hauteur excessive des épaules ne sont dus qu'à cet usage si répandu, et qu'il devient si difficile de détruire, par la grande facilité qu'il procure aux personnes chargées du soin d'égayer les enfans et de les distraire, pour ne pas accabler les mères de famille, auxquelles les travaux de leur ménage ou ceux de leur état ne permettent pas de les garder.

Les jours de la première enfance sont ceux sur lesquels on veille ordinairement avec le moins d'attention; et pourvu que l'enfant soit rassasié, on croit avoir rempli tous les devoirs qu'exige l'état de nourrice et de mère. Mais que d'infirmités ne prennent point naissance à cette époque de la vie! L'enfant pleure presque toujours, et il ne pleure pas sans raison; cependant on s'habitue à ses larmes, on en attribue la cause à des coliques qui souvent n'existent pas, et, faute de se faire entendre, ces créatures infortunées ont à sup-



porter ou la pointe aiguë d'une épingle, et que des yeux peu clairvoyans n'aperçoivent pas, et qu'il ne peut indiquer lui-même, ou la gêne des liens qui le serrent trop étroitement dans une certaine position plutôt que dans une autre, et que la tendresse maternelle ne peut assez tôt connaître, ou l'effet d'une chute ignorée des auteurs de ses jours, et auxquelles il devient impossible de porter remède : de là ces cris, ces agitations qui altèrent la force des organes, qui s'opposent à leur croissance, qui affaiblissent la santé, et qui produisent des maux qui deviennent incurables.

Tant de dangers auxquels l'enfance est exposée, et dont on est le témoin tous les jours, devraient mériter l'attention particulière des médecins ; et si la voix seule d'un philosophe a pu détruire des abus funestes, il me semble que les sociétés savantes devraient, par de fréquens avis au peuple, faire le tableau de tout ce que l'empirisme des mères et la négligence des nourrices occasionne de maux à l'espèce humaine.

Il n'en est pas de même pour les animaux, chez lesquels on trouve peu d'exemples de difformité, soit intérieure, soit extérieure. Allaités par leur mère à leur naissance, ils restent sur la couche qui les vit naître sans autre abri que la fougère qui ne saurait gêner leurs membres, ou la feuille de l'arbrisseau qui se prête à tous leurs mouvemens : aussi ne les entend-on jamais pousser d'autres cris que ceux que la faim peut produire, lorsque la mère reste trop long-temps éloignée du nid, par la présence de l'oiseleur ou par la recherche importune du chasseur qui vient épier sa retraite : et de l'enfance paisible des animaux, de leur éducation confiée à cet âge à la seule nature, provient le maintien de la force, de l'agilité et des autres caractères assignés par le Créateur à chaque espèce.

La première enfance est guidée, dans toutes ses actions, par un instinct naturel qui paraît semblable à celui des animaux, mais qui s'annonce bientôt comme l'aurore de cette raison qui est l'apanage particulier de l'homme. A peine l'enfant peut se soutenir sur ses jambes, qu'il s'agite en tous sens, qu'il recherche des compagnons de son âge, qu'il est habile à se procurer avec eux des amusemens,



qu'il saute, qu'il grimpe partout, et qu'il s'expose à des dangers qu'il ne connaît point encore : il ne faut alors que diriger sagement ses pas, que le détourner d'une marche périlleuse, sans le courroucer, sans le reprendre avec menaces, sans lui inspirer la moindre frayeur, parce qu'il ne peut comprendre ce qui est bien, ce qui est mal ; et que, quoique inhabile à réfléchir, son âme est susceptible cependant de recevoir des impressions auxquelles l'âge donne ensuite un nouveau caractère, et qu'il devient presque impossible d'effacer. Le jour de la raison vient enfin luire vers la septième année de son âge ; et c'est alors que commence l'ère première de son existence morale. Ici, l'éducation physique doit avoir des principes constans, une marche régulière ; et tandis que les premières années ne devaient avoir pour but que la conservation de l'enfant, elles ont de plus aujourd'hui la formation de ses habitudes naissantes ; habitudes qui, quoique corporelles, doivent exercer une grande influence sur la destinée des âges suivans.

Délivré de toutes ces attentions puériles, de tous ces soins délicats permis à la tendresse maternelle, l'enfant chez qui la raison commence à paraître, doit être nourri, habillé et conduit dans tous les exercices propres à développer ses forces, non comme l'enfant de la nature, mais comme celui de la société dont il doit devenir bientôt le membre : et qu'on ne pense pas que son éducation physique doive être abandonnée au caprice de ceux qui l'entourent, d'après le vain prétexte que l'éducation morale reformera ce que la première aurait de défectueux. L'une et l'autre deviennent inséparables désormais ; poser les principes de celle-là, c'est donner d'avance les premières leçons de l'autre ; et celui qui s'occuperait seulement du moral de l'enfant et qui négligerait ce qui a rapport au physique, élèverait un frêle édifice dont le sommet pourrait se perdre dans les nues, mais dont les colonnes essentielles, chancelantes dans leur base, occasionneraient une ruine déplorable.

Les anciens peuples qui, dans l'éducation physique des enfans, comme dans tout ce qui est relatif à l'étude des arts, doivent être nos modèles, livraient, avec le plus grand soin, les enfans aux exer-



vices d'une sage gymnastique; c'est d'eux que nous avons appris tout ce qui est relatif aux courses, aux jeux, aux amusemens du premier âge; mais, héritiers peu reconnaissans de leurs usages, nous les pratiquons presque machinalement, sans songer aux perfections dont ils pourraient être susceptibles, ou du moins aux variations que pourraient exiger nos climats. Pourquoi ne pas encourager, dans l'enfance, l'art de la gymnastique, qui leur devient de suite si familier, et pour lequel ils font preuve de tant d'adresse? Si leurs jeux, si leurs exercices corporels, qui appellent quelquefois l'attention des hommes les plus sérieux, et de ces vieillards qu'Horace appelle, avec tant de vérité, *les censeurs de la jeunesse*, devenaient entre eux l'objet d'une noble émulation; si des prix étaient donnés à la course, à la paume et à tous les jeux que la gymnastique de l'enfance recommande, non-seulement les corps deviendraient plus sains et plus robustes, non-seulement les familles et l'état en retireraient un bien grand avantage, soit dans l'ordre militaire, soit dans l'ordre civil; mais, ce qui doit être justement apprécié, c'est que les enfans, qui ne se verraient pas délivrés de toute surveillance à l'heure de leurs amusemens, ne seraient plus contraints de se donner eux-mêmes des motifs d'émulation basés sur l'appât du gain, et ne contracteraient pas, comme ils le font, les vices infâmes qui ont le jeu pour principe.

Avec tous ces grands systèmes d'éducation, avec toutes les théories savantes qui font appeler notre siècle le siècle de lumières, il n'a jamais existé peut-être tant d'indifférence que dans le nôtre, pour tout ce qui est relatif à l'éducation physique de l'enfance. Dans quelle famille s'occupe-t-on à donner à la voix de l'enfant, aux paroles qu'il exprime, en un mot, à son langage, le degré de force ou de douceur dont il serait susceptible; *il parlera comme son père, elle aura la voix de sa mère*, voilà ce qu'on entend dire aux parens; peu leur importe que cette voix soit sourde, que ces sons soient délicats, que ce parler soit pur et correct; *nous l'enverrons à l'école*, ajoutent-ils, *et tout se reformera*: comme si l'instituteur devenu plus fort que la nature et que les habitudes de dix années,



pouvait , tout occupé qu'il est d'une centaine d'enfans , empêcher que l'un n'ouvre trop la bouche ; et faire que l'autre l'ouvre davantage ; corriger les sons de voix de celui-ci , qui , par la négligence de ses proches , parle plus du nez que de la bouche , et donner plus d'activité au langage de celui-là qui , par un ton insupportable et qui est le résultat d'une tendresse dégoûtante , traîne et s'appesantit sur les dernières syllabes des mots. Cependant , qu'il a de beauté l'art purement matériel de la parole , et qu'il devient puissant dans les sociétés , lorsqu'à la force , à la pureté de l'organe , se joint la noblesse de l'expression !

L'enfant a besoin de réparer ses forces épuisées par le mouvement continuel de ses organes , et par l'étonnante activité de sa digestion. Ce serait donc nuire à son accroissement , que de vouloir l'assujétir à un régime de vie austère , et tel qu'il conviendrait au second et au troisième âge. Mais , en évitant un abus , il ne faut pas tomber dans un excès qui serait plus nuisible peut-être. Cependant de cet excès si commun , que dis-je , si favorisé par toutes les mères de famille , découlent presque toutes les maladies du premier âge : elles croiraient ne pas aimer leurs enfans , si elles ne se rendaient à tous leurs désirs ; et tous ces dons si multipliés , et ces fruits , et ces mets délicats , cueillis , préparés par la tendresse , renferment un poison funeste contre lequel il n'existe pas quelquefois d'antidote. Cet excès est à peine connu dans la classe des habitans des campagnes ; aussi l'enfance , chez eux , n'est sujete à d'autres maux qu'à ceux qui sont particuliers à cet âge.

Il n'est pas étonnant que les années qui précèdent la puberté soient les plus difficiles , alors que les années qui la suivent sont les plus orageuses ; et c'est ce qui doit donner une si grande importance à l'éducation physique de l'enfance. Pourquoi faut-il donc qu'on s'en occupe si peu , ou ne semble-t-il pas même que l'enfant soit abandonné à lui-même , à sa faible raison , et qu'on cherche même à seconder , à nourrir sa faiblesse , au lieu de le fortifier contre les dangers et les écueils ? L'enfant de la nature doit être courageux et aguerri , si l'on doit en juger par les animaux qui bravent les



périls ; qui résistent aux attaques jusqu'à ce que l'instinct les avertisse de leur faiblesse , et qui ne savent ce que c'est que difficulté des routes et frayeur des nuits. Mais après quelques jours passés dans le sein de la société , l'enfant , déjà façonné par une instruction nouvelle , foule aux pieds la terre des féeries , des spectres , des prodiges ; et dans ce monde qu'il doit habiter pour son bonheur , il ne trouve d'abord que pièges tendus à la faiblesse. Confié presque toujours pour son éducation physique à des femmes pauvres , ignorantes et crédules , il apprend d'elles que les airs sont habités , que la nuit est le jour des revenans et des phantômes , que les âmes se plaignent , que les maisons retentissent la nuit de leurs cris , et l'on sait jusqu'à quel point le moral de l'enfance , affecté par ces contes ridicules , influe sur le développement des organes et sur leur accroissement , et combien même il peut , dans un âge si tendre , affecter le système nerveux et produire ces maux que le temps rend incurables , et qui rendent alors si déplorable le sort de la triste humanité.

L'homme , dont le corps est assujéti à tant de misères , doit nécessairement naître avec une propension à des actions qui se ressentent de la difformité de son être , et de là ces penchans vicieux auxquels il convient de résister ; j'ai déjà dit ce qu'il fallait faire à cet égard dans la première enfance , et la raison qui l'éclaire doit nous suffire aujourd'hui. On ne saurait donc assez réprouver et condamner toutes les corrections qui ont pour base l'avilissement de l'enfance , et c'est l'avilir que de la traiter comme on traite les stupides animaux. Malheur aux parens qui n'ont recours qu'à cette voie pour inspirer la crainte et le respect ; non-seulement ils ramassent des charbons ardents sur leur tête , mais encore ils font le malheur des enfans dont les sentimens s'affaiblissent , dont la raison s'altère , et qui , par une suite des mauvais traitemens qu'ils ont reçus , deviennent quelquefois le fléau de leur famille et l'horreur de la société.



## §. I V.

*Développement des sens et des facultés intellectuelles.*

Malgré les imperfections trop nombreuses que l'on remarque dans le corps de l'homme, tout s'y trouve néanmoins dans une parfaite harmonie, lorsque, sortant des mains de la nature, il n'a point encore heurté contre les écueils où doit si souvent échouer sa faiblesse. Ainsi, tous les systèmes de cette frêle machine se développent à la fois avec une admirable précision, et chaque année, chaque jour, chaque heure, est pour l'enfance une époque féconde en phénomènes et même en prodiges pour le médecin-observateur.

Le corps de l'homme ne doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la création, que par la formation du système nerveux et de ses organes, qui, produisant une liaison intime entre l'esprit et la matière, sont comme le passage de l'une à l'autre, et donnent à l'homme l'empire qu'il exerce sur tous les autres êtres créés. Le premier développement de ce système se fait sans doute en lui, comme dans le reste des animaux; mais le sensorium de l'homme qui ne semble exister que par les organes des sens, ne reçoit le tribut qu'ils lui portent de concert; et ne jouit de leurs dons que pour les enrichir de leurs propres bienfaits: dans la bête, chaque espèce, chaque race, reçoit de la nature des privilèges accordés à quelques organes de préférence à d'autres; ainsi, l'une a la délicatesse du tact, l'autre a la finesse de la vue, celle-ci la bonté de l'odorat, celle-là de l'ouïe; sans que l'instinct qui préside à ces qualités puisse jamais les changer, les varier ou les étendre; mais dans l'homme tous les sens deviennent susceptibles de la plus grande perfection, et lorsqu'une main habile veut seconder la nature dans le développement des organes qui sont le sanctuaire des facultés intellectuelles, la terre devient trop petite pour l'homme, il s'élance dans l'espace, il



observe les cieux, il découvre de nouveaux mondes, et va surprendre la nature dans ses mystérieuses opérations.

Les sens doivent être pour le nouveau-né dans une pénible confusion, et on ne saurait mieux le comparer qu'à l'état de l'homme violemment saisi de frayeur; il ouvre les yeux et il ne voit point; des sons frappent son oreille et il n'entend point; on le touche, on l'agite et il ne sent point; le goût, l'odorat sont également insensibles, et ce n'est que par degrés que ces organes trouvent l'existence qui leur est particulière. Ces degrés de développement sont à des distances assez éloignées dans la première enfance, et il faut des mois entiers pour distinguer si l'enfant acquiert de force en ces organes et s'il en connaît l'usage; mais avec l'âge de raison ses progrès deviennent plus rapides, et il ne s'agit plus alors que d'en fixer l'usage, de manière à favoriser le développement des facultés intellectuelles qui doivent tant contribuer à la félicité de l'homme.

L'enfant veut tout voir, tout toucher, tout goûter; des cris, des chants excitent sa curiosité, il vole pour les mieux entendre. Parfait imitateur, il copie tout ce qui se fait en sa présence; il est maçon et jardinier dès qu'il peut se soutenir sur ses jambes, parce qu'il a vu d'abord bâtir et jardiner; il veut tout savoir, parce que tout le frappe et que tout est merveilleux pour lui.

C'est bien à cette époque de la vie, lorsque la raison a donné son premier éclat, et que la voix des préjugés ne s'est point faite entendre, qu'on devrait surveiller dans l'enfance le développement des facultés intellectuelles. En général, les pères de famille ne sont pas assez pénétrés de ce principe, que les premières impressions sont celles qui s'effacent le plus difficilement, et qui sont le plus liées avec les opérations de notre âme.

Que le développement des organes des sens ait lieu, dans certains individus, d'une manière à ne pouvoir lui assigner des bornes prescrites, c'est une de ces vérités frappantes que confirme l'expérience de tous les jours. Ainsi, le chasseur des montagnes ou le pâtre errant dans les vallées, reconnaissent à une très-grande distance les différens oiseaux de proie qui volent dans les airs, et



ils les signalent à leurs cris ; tandis que l'habitant des villes , dont la vue et l'ouïe seraient sans défauts , confondrait le plumage , le vol , la voix et la grosseur. Le médecin expérimenté dans son art distingue par le tact les nuances les plus légères du pouls ; tandis que le doigt même d'une main peu endurcie par le travail ne se trouverait frappé que d'un mouvement uniforme. L'homme privé de la vue acquiert un tel degré de finesse dans le tact et dans l'ouïe , qu'il connaît la couche la plus déliée des couleurs placées sur des cartes , et qu'il entend des sons qui ne peuvent frapper une oreille attentive. Le musicien habile est terrassé , dans un orchestre nombreux , du seul coup d'archet qui donne un ton qui dépasse les règles de l'harmonie , et il éprouve une véritable souffrance lors même que des amateurs dans cet art n'ont point été interrompus dans leurs jouissances. Le peintre exprime son indignation devant le tableau qui , par des nuances négligées et imperceptibles aux yeux ordinaires , lui décèle l'ignorance des règles de son art ; et j'ai connu des hommes tellement exercés aux sensations du goût , que dans une cave remplie d'un grand nombre de pièces de vin , ils donnaient à chaque pièce sa qualité , et raisonnaient sur leur différence , qui était le résultat , ou de la maturité plus ou moins grande des raisins qu'on avait pressés pour telle pièce , ou de l'odeur plus ou moins forte du goût du bois qui le renfermait , ou de la différence du terroir où la récolte des raisins avait été faite.

Cette aptitude dans nos organes des sens peut avoir d'abord pour cause la constitution que nous portons en naissant ; mais de même que le lait et les premiers soins contribuent en nous au développement organique , il est hors de doute que l'éducation physique , dans l'enfance , ne donne à nos sens un degré de perfection qu'ils n'acquerraient pas sans les précautions que la nature réclame pour notre faiblesse.

La faculté de sentir et de penser devance les jours où la raison commence à se faire connaître ; mais elle est alors comme ces légers nuages qui se balancent dans l'atmosphère et qui n'ont pas de direction assurée : la raison vient déterminer les mouvemens , et on



aime alors à considérer les premiers éclats de ces rayons lumineux qui , plus ou moins brillans , attestent l'existence d'une source de lumière jusqu'alors presque méconnaissable.

L'enfant, admis à jouir du spectacle de la nature, est frappé de tout ce qui vient affecter ses sens ; et de là ces questions innombrables qu'il fait à ceux qui l'entourent , et qui donnent peut-être justement à croire que de leur multiplicité ou de leur originalité dépend dans la suite l'étendue de ses connaissances. Qu'il serait important de cultiver à cet âge celle des facultés de l'enfant , qui , la plus précoce dans son existence, se présenterait la plus aisée pour le développement. On ne parle pas assez à la raison de l'enfance ; cette raison , soupçonnée si faible à son aurore, étincelle de clartés , et si je dois en croire au rapport d'une personne qui a vieilli dans la carrière de l'instruction de la jeunesse , il est des enfans dont la raison offre des phénomènes dignes de l'attention des philosophes : on a vu un enfant de cinq ans à qui l'importance d'un secret avait été expliquée , le garder avec le plus grand soin et le tenir religieusement malgré toutes les promesses qui pouvaient lui être faites , et qui semblaient devoir nécessairement faire échouer sa constance , comme l'offre de bijoux et de sucreries qui ont tant d'attraits pour cet âge ; d'autres enfans de sept à huit ans , à qui on ne parlait que le langage de la douceur , et dont on excitait l'émulation par des récompenses , copiaient dans leur maintien , dans leur conduite , les hommes les plus sensés ; et loin des regards de leurs surveillans , ils persévéraient des journées entières dans une sagesse peu commune à leur âge , parce qu'on avait parlé à leur raison et qu'ils avaient vu qu'on les avait reconnus capables de mériter l'estime de leurs proches et de leurs maîtres , par une autre considération que celle de la crainte des châtimens.

La faculté dont il est surtout très-important d'aider le développement , est celle qui produit la mémoire : on a raison de la considérer comme un champ qui ne produit que lorsqu'on l'a bien travaillé. Le célèbre instituteur des sourds - muets (l'abbé Sicard) , dans une de ses leçons sur les facultés de l'enfance , la compare



à un panier de fleurs dans lequel le jugement va former des bouquets. C'est, en effet, à l'aide de la mémoire que les autres facultés de l'âme, qui se développent lentement dans l'enfance, peuvent dans la suite acquérir plus ou moins d'éclat.

Un écrivain a ingénieusement observé que tout le monde, en général, se plaint de l'ingratitude de la mémoire, parce qu'on la regarde comme un bien dont la perte doit être attribuée au caractère de notre constitution et non à nous-mêmes; tandis que peu se plaignent de la faiblesse de l'intelligence et de la fausseté du jugement. Mais, c'est une erreur, en quelque sorte populaire, et que je me plais à relever. On n'a pas de mémoire, parce qu'on n'a pas cherché à la cultiver; comme on a peu d'intelligence et de jugement, parce qu'on ne s'est pas accoutumé de bonne heure à bien connaître, à bien juger. Pour le développement de ces trois facultés, il faut sans doute une main habile; et voilà peut-être la cause du peu de vérité, du peu de justesse qui règne dans les pensées et les réflexions du plus grand nombre des hommes. L'un a été constamment contrarié dans son enfance, et il a contracté l'habitude de cette fausseté dans le jugement qui préside à toutes ses déterminations; l'autre a été constamment applaudi, et il ne faut pas s'étonner si, ne reconnaissant ni poids, ni mesure, il abonde dans tous les sens et ne sait à quelle voie s'arrêter. Il existera donc toujours d'étonnantes irrégularités dans le développement des facultés intellectuelles, parce qu'il ne sera pas sagement aidé, et que, devenu même l'ouvrage de la nature, il ne sera pas tel qu'il convient à l'existence de l'homme dans la société.

Je ne me suis pas dissimulé, lorsque j'ai fait choix de ce sujet, combien le développement des sens et des facultés intellectuelles présentait de difficultés. Les plus grands hommes de tous les temps en ont fait la matière des méditations les plus profondes; et les ouvrages de Locke, de Buffon et de Jean-Jacques, disent assez ce que leur coûtèrent de travaux les principes lumineux qu'ils ont donnés sur l'éducation physique et morale de l'enfance. En étudiant ces grands hommes, on n'ose soi-même prendre la plume



pour traiter les mêmes sujets ; et cette enfance qui n'est, si je puis m'exprimer ainsi, qu'une scène continuelle de faiblesses et d'imperfections, examinée d'après leurs observations, étudiée d'après leurs raisonnemens, devient un tableau magnifique, où l'œil exercé va connaître la grandeur de notre origine et la dignité de notre être. J'ai voulu donc glaner dans les champs où d'autres ont fait des moissons abondantes, et j'ai vu qu'il était consolant encore de ramasser quelques épis épars que des mains savantes ont laissé échapper sur une terre de merveilles, pour inviter de marcher à leur suite ceux qui se montrent jaloux d'étudier leurs principes et de devenir leurs admirateurs.

FIN.

## PROFESSEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. VICTOR BROUSSONNET, DOYEN.

M. ANTOINE GOUAN, *honoraire*.

M. J. ANTOINE CHAPTAL, *honoraire*.

M. J. B. TIMOTHÉE BAUMES.

M. J. NICOLAS BERTHE.

M. M. J. JOACHIM VIGAROUS.

M. PIERRE LAFABRIE.

M. G. JOSEPH VIRENQUE.

M. C. F. V. GABRIEL PRUNELLE.

M. A. PYRAMUS DE CANDOLLE.

M. JACQUES LORDAT.

M. C. J. MATHIEU DELPECH.

M. JOSEPH FAGES.

M. . . . .

